

# Un entretien avec... EMMANUEL BONDEVILLE

A moi, ô Cami, l'inépuisable stock de vos traits d'union : j'ai à parler — à faire parler aujourd'hui — le musicien du poème-symphonique-qui-se-joue et du compositeur de la comédie-lyrique-faisant-son-tour-de-France. Jugeriez-vous, Lecteur, que ces traits n'agglomèrent que de lyriques exagérations? Soit! A moi donc les dates et les chiffres :

*Le Bal des Pendus*, poème symphonique. Première audition : Concerts Lamoureux, 6 décembre 1930. Première reprise : même concerts, 19 mars 1932. Seconde reprise : Concerts Pasdeloup, 2 mars 1935...

*L'Ecole des Maris*, comédie lyrique. Création Salle Favart, 19 juin 1935. Créations à Vichy, Rouen, Nice, Bordeaux, Nancy. Lyon, Marseille se préparent à cette création-là, et Strasbourg, et Bruxelles.

Il ne faudrait rien connaître, rien deviner des lois de la jungle, par ces temps où les poèmes symphoniques et les drames lyriques attendent des années le requiescat de la lecture publique sans lendemain ou des six représentations sans septième possible, il n'en faudrait rien deviner, ai-je dit, mais là rien du tout, pour croire que la veine insolente d'Emmanuel Bondeville — mais oui, monsieur, insolente ! — n'ait point fait

jaunir le sourire ou la grimace qu'on faisait pour expliquer, avec quelqu'allusion, ce succès-là par la Ballade de Méphisto : « Le Veau d'or est toujours debout. » D'ail leurs pouvait-on dire d'où sortait ce hors-le-jeu, cet amateur?... Bien entendu, on ne disait pas le mot, on le pensait, ce qui est pire. Je le ramassai, et j'en fis « autodidacte ». Autodidacte : cela peut être un pétard ou une arme. On verra bien. Je mis la chose en poche et je sonnai rue Ernest Psichari, n° ....., rez-de-chaussée à gauche.

Je ne puise point dans l'amusant *Cornet à dés* de Max Jacob : ce n'est point Fantômas qui vint m'ouvrir, mais un grand garçon au regard bleu de lin, au geste tranquille et qui m'introduisit dans un petit studio où entre un divan et une table de travail s'étalait un désordre sympathique, à la fois effet de l'art et de l'heure matinale. De grandes feuilles de papier d'orchestre finissaient de sécher sur le fauteuil.

— *C'est que j'ai travaillé toute la nuit*, dit-il, à cette suite d'orchestre sur *L'Ecole des Maris* qu'Albert Wolff doit me jouer demain.

Il y a un portrait d'Albert Wolff sur le petit piano droit, entre les piles de manuscrits, et une charge d'Albert Wolff accrochée au mur, contre la bibliothèque.

— *C'est que je dois beaucoup, beaucoup, à Albert Wolff*, me dit simplement Emmanuel Bondeville.

Et il en reste là. La conversation file sur toutes les voies de garage : le temps qu'il fait et celui qu'on vit ; l'installation qui n'est pas mal dans son exiguité. — ... *Mais j'ai connu bien plus modeste*, me dit Emmanuel Bondeville. (A noter ceci, pour les insinuations à la Méphisto.) Etc... Etc... Bref, il n'y a plus à hésiter. Je n'arriverai à le faire sortir de sa réserve qu'en sortant mon « autodidacte ».

— *Un autodidacte !* réplique-t-il enfin. *Il est difficile de l'être moins. Mais dans le sens qu'on attribue à ce mot, cela n'existe plus, Cher Monsieur. On peut se guider seul, on n'apprend jamais rien de soi. Tenez ! Le plus éclatant exemple d'un homme doué, c'est sans doute bien Moussorgsky. Or, croyez-vous que pour lui la société des Rimsky, des Borodine, la fréquentation assidue des œuvres en commun ne valut pas davantage que le meilleur des cours de composition ?*



EMMANUEL BONDEVILLE

— Ma foi ! Quelqu'un m'a dit avant vous : « La musique, ça ne s'apprend pas. »  
— *N'est-ce point Paul Dukas ? Non ? Du moins disait-il : « On n'apprend pas à créer de chef-d'œuvre. » Ce n'est pas, bien entendu que je nie l'utilité de réaliser des basses chiffrées...*

— On raconte qu'Honegger, qui est un peu votre compatriote, n'est-ce pas ?...

— *Mon Dieu ! Rouen, Le Havre...*

— On raconte donc qu'Honegger maniait jadis le crayon et la gomme des mélanges à quatre parties jusque dans le fauteuil du dentiste.

— *Si parva licet, j'en ai fait tout autant. J'ai fait mes années d'apprentissage comme organiste, dès l'âge de onze ans, à Rouen d'abord, à Caen ensuite. Rien n'apprend mieux que l'instrument roi le sens de l'architecture orchestrale et celui des combinaisons de timbres. L'orgue mène à tout.*

Simple rapprochement. En musique, le seul Caennais, c'est Auber, et le seul Rouennais Boieldieu. Et c'est à l'orgue que s'essayent d'abord Boieldieu et Auber. Celui-là garda même le souvenir cuisant de son vieux maître Broche, notoire sac à vin. Bondeville n'en garde que d'excellents de Haelling...

— ... *Grand caractère et musicien érudit qui fut aussi le maître de Paray, de Duruflé, de Panel. Pour mémoire : un essai avorté de départ vers d'Indy. D'ailleurs, je ne touchai pas seulement les orgues de Saint-Servais, mais aussi celles de Saint-Nicaise. Et c'est même à celles-ci que j'écrivis un Psaume et quelques môtets : un Ave Maria, un Tantum ergo.*

Sur quoi, Emmanuel Bondeville, décidément mis en confiance — au diable les armes prohibées ! — veut bien, à travers le flot débordant de ses manuscrits, me rechercher, me retrouver ses premiers essais juvéniles. Mais voici mieux : c'est au cours de cette plongée dans ce passé que nous exhumons ensemble une ample et lyrique Sonate de sa façon et aussi Trois Pochades. Elles portent ces trois titres : *La Foire St-Romains, Sur l'eau et La danse du fou*. La foire appartient évidemment à cette belle Normandie où le cidre fait danser ; *Sur l'eau* échappe non sans astuce aux souvenirs de l'aquatique promenade debussyste ; *La Danse*, enfin, à souhait sarcastique, forme déjà comme un microcosme du *Bal des Pendus*.

— Et maintenant l'histoire de ce *Bal* ?

— *La plus simple du monde. J'avais fait la guerre, hélas ! comme beaucoup d'autres, mais pendant sans cesser de travailler. (Simple parenthèse : je recontrai, au cours de ces années-là, un troufion qui s'appelait... Marcel Delannoy.) Démobilisé, je me remis à l'harmonie et au contrepoint avec Beaucamp, un élève de Vierre et de Tournemire, qui venait de succéder à Haelling au grand orgue de Rouen. Vous dirais-je, « pour mémoire », une seconde fois, un nouvel essai de départ vers la Schola ? (J'ai même retrouvé la lettre de son directeur me fixant rendez-vous.) Non ! Je préfère vous dire — mal : il me faudrait des heures ! — ce que je dois à Haelling et à Beaucamp ! D'ailleurs, il était dit que ma destinée ne passerait pas rue St-Jacques. La destinée, c'est une chose. La vie « humble et quotidienne », au dire du poète, c'en est une autre. Elle veut beaucoup d'amour, toujours d'après lui. Beaucoup de peine aussi. Pour vivre, je dus alors voyager. Et c'est entre une arrivée et un départ, que je me mis à travailler le contrepoint et la fugue avec Jean Déré. Entre temps, j'avais réalisé, d'après Rimbaud, le *Bal des Pendus* en question. Jean Déré me dit : « Portez donc ça aux Concerts Lamoureux. » Je le portai. On me joua, et fort bien. Après quoi Albert Wolff me dit : « Donnez donc un pendant à ce *Bal*-là. » Je lui en donnai deux pour compléter un triptique rimbaldien : *Ophélie et Marine*. Rien n'alla autrement pour L'Ecole des Maris. Je trouvai en Jacques Laurent un librettiste avec qui je cordais depuis longtemps : nous avions bâti ensemble des *Revue* à l'Association des Etudiants. L'Opéra-Comique nous joua admirablement.*

A l'occasion de cette *Ecole des Maris* où Bondeville, musicien de théâtre-né veut sauver le théâtre de la symphonie, la critique prononça le nom d'un autre Emmanuel, d'Emmanuel Chabrier qui fit le *Roi malgré lui*, tandis que le *Bal des Pendus* avait fait prononcer — et par qui, s'il vout plaît ? Par le « terrible » Florent Schmitt ! — le nom de Paul Dukas, auteur de l'*Apprenti Sorcier*. Dukas, Chabrier : la plus lucide raison et la verve la plus spontanée. Avouez qu'on pourrait plus mal choisir ses maîtres à penser, et que deux opinions comme celles-là peuvent consoler de quelques critiques...

— *Bien faire et laisser dire. Je tâche de faire du mieux possible. Partout, d'ailleurs,*

à Rouen comme à Nice, je n'ai trouvé pour mon Ecole des Maris, que la plus avertie des compréhensions. Et à Bruxelles pour mon Bal...

— A Bruxelles, ville de grande banlieue parisienne, où la Monnaie faillirait à toutes ses traditions si elle ne montait votre Ecole. Mais n'avez-vous pas écrit un jour que depuis la mort de Debussy, l'artiste ne pouvait trouver une raison de tranquillité morale ou de foi ? Eh ! comptez-vous donc pour rien les centaines d'amitiés inconnues que la musique vous amène ?

— Non sans doute. Et c'est peut-être pour cela que je mûris deux nouveaux projets : un acte lyrique intitulé *Giovanna*, d'après Byron, et un nouveau poème symphonique d'après Shakespeare : *La Folie du Roi Lear*... Mais il y a loin du projet à la chose, d'autant plus loin que la T.S.F. me requiert impérieusement. Je tâche, de mon mieux, là aussi, d'y servir la musique. Pendant les derniers trimestres de 35, j'ai pu, au Poste de la Tour Eiffel, passer en revue l'œuvre entier de Gabriel Fauré encore trop peu connu. Les œuvres de Liszt et celles de Claude Debussy passeront intégralement d'ici au mois de mars prochain. J'ai fait une large part à tous les musiciens d'aujourd'hui. Mon objectif : les y voir jouer tous.

**JOSE BRUYR.**

« Les y voir jouer tous » : cette chute manque de panache. C'est qu'aussi bien ce n'est point là « le mot de la fin ». A l'exemple de certaine comédie qui a deux dénouements, ce petit entretien a deux conclusions, lesquelles ne sont pas sans rappeler — de loin, mais inégalement — les dernières répliques de Cyrano.

Conclusion n° 1. — Les y voir jouer tous, un seul excepté... — Et c'est ?... — Bondeville.

Conclusion n° 2 (la seule acceptable depuis que l'interviewé a, rue de Grenelle, quitté le Service de la Tour pour le Service général de la Musique) : — Les y voir jouer tous... — Et, même en ne faisant rien pour ça, jusqu'à l'un des plus vivants... — Qui donc ? — Bondeville.

**J. B.**